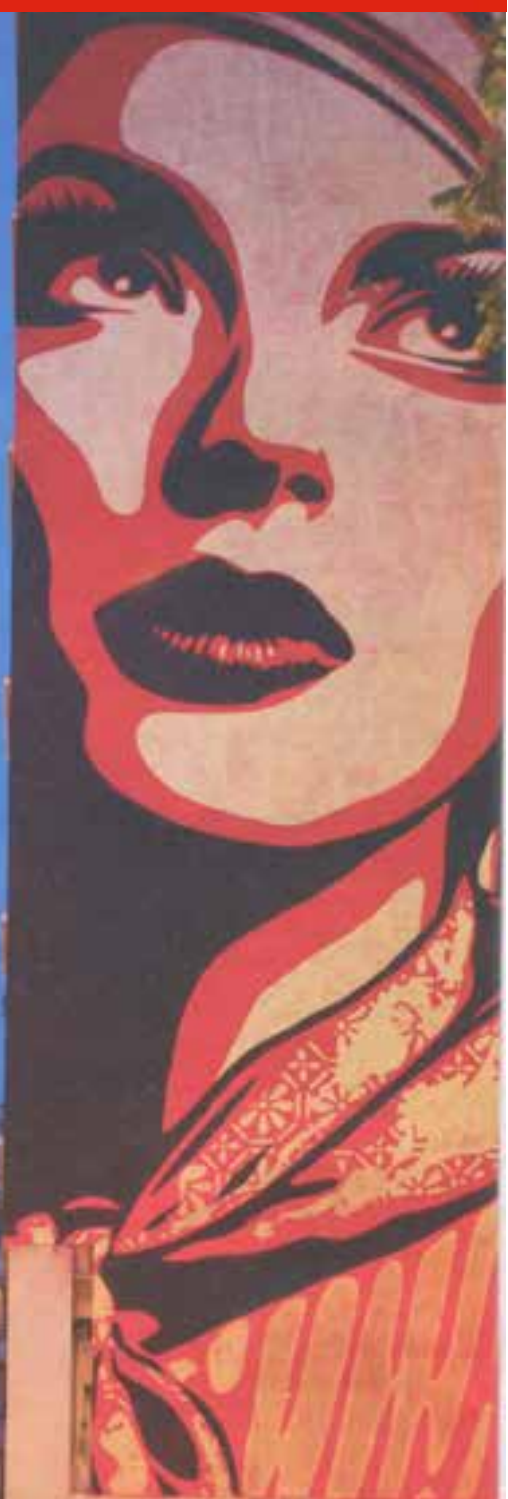


L'EXPRESS

Street Art

Les murs
tombent



GIGANTISME
Une fresque réalisée
par l'Américain
Shepard Fairey,
surnommé
« Obey », sur un
immeuble de la rue
Jeanne-d'Arc,
à Paris, dans le XIII^e.



L'art urbain a désormais sa place dans les galeries, les musées, les salles de ventes et sur des façades monumentales. Un comble pour une pratique jamais à l'abri d'une garde à vue. Le mouvement s'institutionnalise. Au point d'oublier sa nature rebelle ?



JULIEN BORDIER

Barcelone, février 2012. Devant le numéro 25 de l'étroite rue Ample, la police municipale vient de prendre Christian Guémy, alias C215, la main dans le sac de bombes. Ce n'est pas la première arrestation de l'artiste. Objet du délit, cette fois : un portrait réalisé au spray sur une boîte électrique. Visiblement hermétique à l'art du Français de 38 ans, la Guardia urbana lui inflige une amende de 150 euros pour « atteinte au mobilier urbain ». Comme un clin d'œil aux tracas inhérents à l'exercice de la peinture de rue, l'exposition *Au-delà du street art*, au musée de la Poste, à Paris, présente, jusqu'au 30 mars, cette amende dans une vitrine consacrée à Guémy.

L'anecdote barcelonaise ne s'arrête pas là. Le 22 mai 2012, le même « vandale » doit passer devant le tribunal. Coup de théâtre. Le

juge demande la relaxe au motif qu'on ne peut être condamné pour avoir « embelli » un mobilier déjà sale et tagué. « Ce que je peins a plus de valeur que ce que je détruis », jubile fièrement C215, rencontré au début de cette année dans son atelier de Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne). Pour le monde du street art, ce n'est que justice.

L'aventure de C215 témoigne du nouveau statut dont jouit le mouvement artistique le plus important du XXI^e siècle, longtemps considéré par les académies comme le vilain petit canard.

« A la différence de l'art contemporain élitiste et conceptuel, le street art est accessible et populaire, précise Nicolas Laugero-Lasserre, collectionneur et directeur de l'Espace Pierre Cardin. Ces artistes sont en prise directe avec le réel et, cocorico, les meilleurs sont français. » Crédibilisé

INTÉGRATION

A Londres, un pochoir de Banksy et, dans une rue de Sète, une œuvre de C215,

par les galeries d'art, popularisé par Internet et les réseaux sociaux, légitimé par les ventes aux enchères, toléré par les municipalités, l'art du mur fait sa mue. Et les acheteurs répondent à l'appel (voir l'encadré page 100). D'ailleurs, certains ne veulent plus parler de street art, expression trop réductrice, et préfèrent « art urbain contemporain ». Sous ce label, on retrouve une

pluralité de formes : les graffitis colorés de JonOne, les mosaïques d'Invader, les installations de JR, les affiches de Shepard Fairey, les

pochoirs de Banksy, les gravures de Vhils ou les fresques d'Inti.

Ces artistes sont de véritables rock stars, trébuchant mythologies, fantasmes – qui se cache derrière ces pseudos ? – et hordes de fans sur Facebook. « Quand je faisais mes



PASSAGE Invader émaille les villes de ses mosaïques.



ARTS ET SPECTACLES STREET ART

Un art nouveau en 7 dates

1963 Gérard Zlotykamien peint ses « éphémères », silhouettes noires évoquant les irradiés de Hiroshima.

1971 Le *New York Times* s'intéresse à un certain Taki 183, qui laisse son nom sur les murs de Manhattan.

1978 Le terme Samo apparaît dans les rues. Derrière cet acronyme (Same Old Shit) se cache Jean-Michel Basquiat.

1981 Le Français Blek Le Rat réalise ses premiers pochoirs (influence revendiquée du Britannique Banksy).

1989 Shepard Fairey crée son premier sticker d'André The Giant.

2007 JR colle des portraits de Palestiniens et d'Israéliens sur le Mur de séparation.

2011 Invader pose son 1 000^e Space Invader en mosaïque, à Paris.



INTERNATIONAL Un graffiti géant des frères Otavio et Gustavo Pandolfo, « Os Gemeos », dans le centre de Sao Paulo, au Brésil.

Art guérilla contre les institutions, le street art se voit aujourd'hui accueilli à bras ouverts, mais sous certaines conditions. À partir du 13 avril, le Centre Pompidou organise *Ex situ*, qui permettra à sept artistes, dont Rero, Ludo ou Ox, d'exposer leurs pratiques. Une programmation destinée aux 13-16 ans. De là à parler d'infantilisation... « Cette forme d'art n'appelle sans doute pas des propositions classiques mais plutôt des installations en résonance avec ces démarches », répond Alfred Pacquement, directeur du Centre Pompidou. Pas faux. Avec le street art, tout est à inventer. Même la critique. « Nous sommes au début de la reconnaissance, annonce Magda Danysz, qui n'hésite pas à confronter dans sa galerie une œuvre de Vhils à d'autres formes d'art contemporain. Il faut décloisonner le mouvement. » Le street art continue de grandir, laissons-lui le temps de poursuivre sa croissance avant de choisir ce qu'il faut faire entrer au musée.

L'astuce est de créer des espaces autorisés

« L'art de la rue est le thermomètre de la vitalité d'une ville. Selon moi, c'est un axe de développement fort dans les années à venir. » Qui tient ces propos enthousiastes ? Bruno Julliard, adjoint au maire de Paris chargé de la culture. Paris, qui, en 2012, a fait effacer 285 000 mètres carrés de tags sauvages sur les murs. Cherchez l'erreur. « Dans le XX^e arrondissement, le personnel de nettoyage reçoit désormais une formation pour laisser certaines expressions artistiques, rétorque Julliard. Mais nous avons une pression très forte des habitants pour faire disparaître les tags. Il faut trouver un équilibre. » L'astuce est donc de créer des espaces autorisés. ●●●

●●● premiers murs, la nuit, à Los Angeles, personne ne s'intéressait à moi, à part la police, rappelle sur son site Shepard Fairey, devenu célèbre, en 2008, grâce à son poster de Barack Obama, *Hope*. Aujourd'hui, quand je travaille sur un mur, les gens me demandent des autographes. Mon objectif étant de terminer le travail, je regrette presque le temps où je devais simplement échapper aux flics. »

Le monde du street art n'est pas avare de contradictions. Les Banksy, Fairey et compagnie naviguent entre deux eaux : d'un côté, la rue, l'illégalité et, pour certains, la clandestinité ; de l'autre, la notoriété, l'argent et les musées.

Ces deux facettes forment le profil d'une même médaille. Les œuvres de Zevs exposées dans les galeries auraient-elles la même valeur s'il ne se risquait pas sur le terrain ? Pour avoir « liquéfié » un logo Chanel à Hongkong en 2009, le Français a bien failli découvrir les géôles chinoises. « Quand on acquiert une œuvre d'un de ces artistes, on n'achète pas seulement une image, mais une part de mythe, résume l'historien d'art Paul Ardenne, codirecteur de *100 Artistes du street art* (La Martinière). Ce grand mouvement artistique appartient moins au registre de la peinture qu'à celui de la performance. L'adrénaline sert souvent de moteur. »



Les stars de la rue

Le 22 janvier 2013, la vente organisée par Artcurial, à Paris, a totalisé 1,2 million d'euros. Une première ! Une œuvre de C215 sur une boîte aux lettres de La Poste a quadruplé son estimation, atteignant 23 200 €. Un record pour l'artiste. Guns and Roses, de l'Américain Shepard Fairey, est parti à 63 400 €. Le plus haut prix pour une œuvre signée Obey. « Les acheteurs sont des collectionneurs qui viennent du monde de l'art contemporain et des jeunes, entre 30 et 40 ans, travaillant dans la finance ou la communication, qui réalisent leurs premiers achats, commente Arnaud Oliveux, commissaire-priseur à Artcurial. La période est très excitante. »



Shepard Fairey (« Obey »), rendu célèbre grâce à son portrait d'Obama.

••• Dans le XI^e arrondissement, l'association le MUR [NDR : Modulable, urbain, réactif] invite des artistes à s'emparer de l'espace anciennement occupé par un panneau publicitaire de 3 x 8 mètres. Chaque nouvelle œuvre recouvre la précédente, perpétuant ainsi l'essence éphémère de l'art urbain. En 2012, trois nouveaux MUR ont vu le jour à Paris, à Arromanches et à Marseille.

Le « muralisme » contamine des dizaines de villes

Dans le XIII^e arrondissement de la capitale, sous l'impulsion du maire, Jérôme Coumet, 14 fresques monumentales sont apparues. Cinq de plus sont attendues d'ici au printemps. En 2012, la star Shepard Fairey est venue réaliser le plus grand mur de sa carrière. Le but ? Sortir l'art des musées et le rapprocher des habitants, qui participent au choix du dessin. L'arrondissement, lui, se façonne une nouvelle image. « Et réaliser une fresque de 15 étages, comme celle du Chilien Inti, avenue d'Italie, coûte moins cher que de faire repeindre la façade », pointe Jérôme Coumet, passionné d'art contemporain.

Qu'en pensent les artistes ?



RÉBELLION

En 1998, Invader pose clandestinement une de ses mosaïques dans une salle du musée du Louvre. En haut, l'immense fresque antiguerrre de l'artiste italien Blu sur la façade du musée d'Art contemporain de Los Angeles... qui la fit effacer dès le lendemain de sa création.

« Pourquoi se mettre à dos les institutions, si elles nous proposent de réaliser une belle pièce ? interroge Invader. J'appelle cela mon 1 % légal. C'est une belle opportunité, qui, par ailleurs, ne fait pas d'ombre à mon travail de dissident dans les rues. » Cet engouement pour le « muralisme » contamine des dizaines de villes à travers le monde, de Sète à Lisbonne, en passant par Beyrouth, Lodz, Valparaíso ou Doha. Chacune se constitue un véritable musée à ciel ouvert. L'internationale du street art est en marche. « C'est le premier mouvement artistique qui concerne toute la planète et auquel le monde entier participe », s'enthousiasme Mehdi Ben Cheikh, directeur de

ARTS ET SPECTACLES



COULEUR Une peinture de l'artiste chilien Inti, réalisée en 2012 sur une tour de 15 étages de l'avenue d'Italie, à Paris.

●●● la galerie Itinerance, partenaire de la mairie du XIII^e pour les fresques.

Alors, tout va bien ? Pas si sûr. A la fin de 2010, le Museum of Contemporary Art de Los Angeles a fait recouvrir d'une couche blanche une peinture monumentale dont il était pourtant le commanditaire – l'image

à quand même fait le tour du Web. L'Italien Blu avait choisi de représenter des rangées de cercueils drapés non pas de la bannière étoilée, mais de billets de 1 dollar. D'où la question qui taraude ces artistes confrontés au monde visible : doivent-ils sacrifier leur liberté de création quand un lieu officiel met à leur disposition des moyens auxquels ils n'ont habituellement pas accès ? Et son corollaire : le street art est-il soluble dans les institutions ? « Le street art inféodé aux pouvoirs publics fait plus ressortir ses faiblesses que ses forces, remarque Stéphanie Lemoine, auteur de *L'Art urbain* (La Découverte). Comment devenir *mainstream*, tout en conservant cette position de contrepoint qui fait l'identité du street art ? Ce mouvement est à un tournant de son histoire. » Au pied du mur, pour ainsi dire. ● J. B.



POLITIQUE En 2011, Rero fait écho au printemps arabe.

© COURTESY GALLERY ITINERANCE / PARIS; COURTESY GALLERY ITINERANCE / PARIS

GRAFFITIART

GRAFFITIART

Le magazine de l'art contemporain urbain | Urban Contemporary Art Magazine | www.graffitiartmagazine.com | #17

VENTES AUX ENCHÈRES

Résultats et analyse des derniers coups de marteaux

KEITH HARING

Une grande rétrospective autour de 250 œuvres

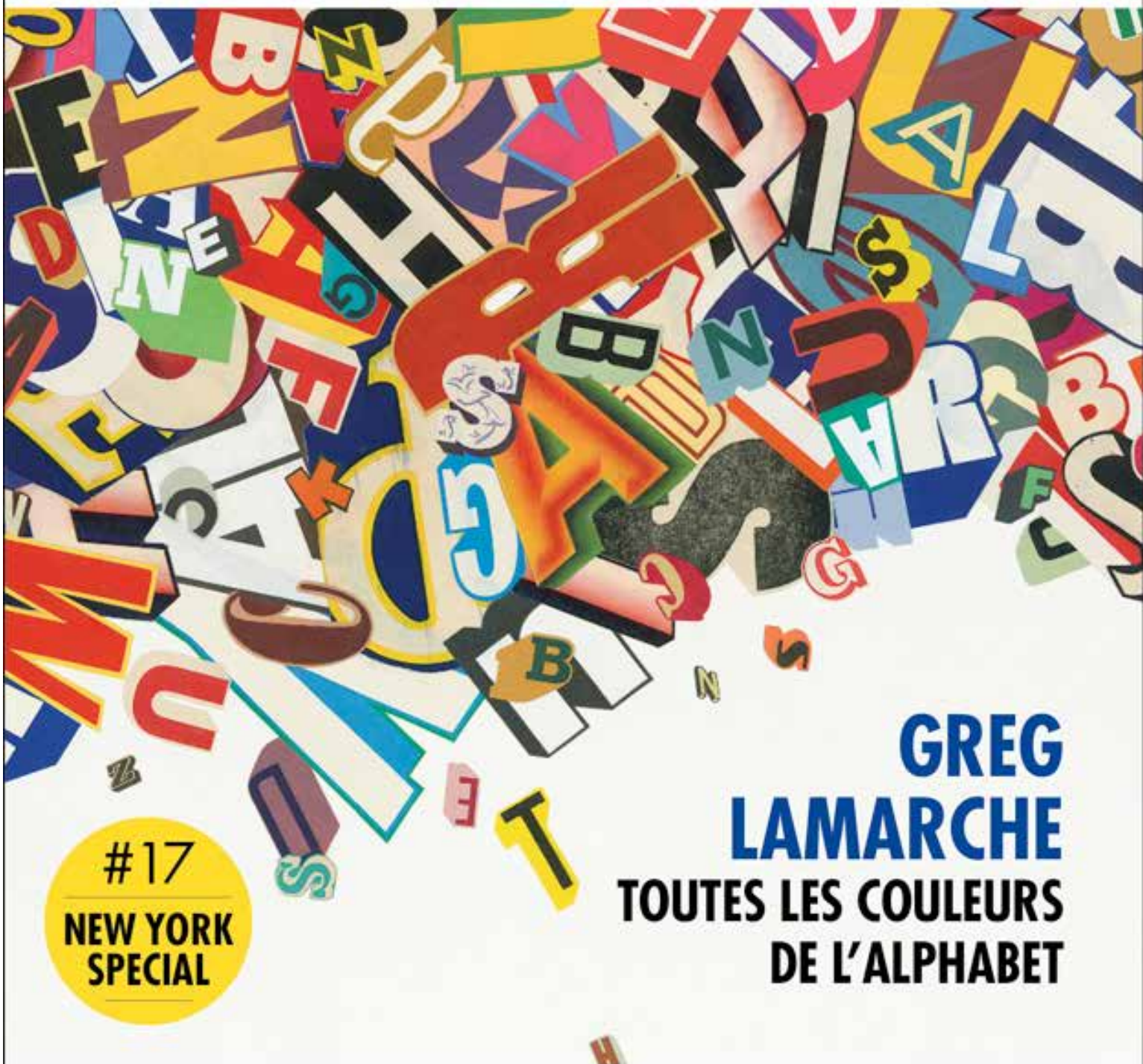
INSTITUTIONS

Du graffiti au Palais de Tokyo !

PATTI ASTOR

La véritable histoire de la FUN Gallery

PREX PRICES (BEL 7,40€ - CAN 8,50€
CHF 8,50 - DEU 7,40€ - DDM 7,40€ - ESP 7,40€
FRF 8,00€ - GBR 8,40€ - ITA 7,40€ - JPN 900¥
LUX 7,40€ - POL 7,40€ - SWE 80 SEK - USA 8,50€



#17
NEW YORK
SPECIAL

**GREG
LAMARCHE**
TOUTES LES COULEURS
DE L'ALPHABET

L 17800 - 17 - F: 6,90 € - RD

CRASH | LOGAN HICKS | REVOLT | DAN WITZ | @149ST | PATTI ASTOR | DIRTY PILOT



INTI À PARIS

Un Chilien dans la ville

Grâce à l'action conjointe de la mairie du 13^e et de la Galerie Itinérance, Paris commence à prendre des couleurs ! La fresque réalisée fin 2012 avenue d'Italie au cœur du quartier chinois, par l'artiste chilien, éclate de couleurs tout en nous parlant la langue de l'œcuménisme. Portant le titre *Our Utopia Is Their Future*, l'œuvre d'Inti est devenue un véritable point de repère visuel pour tous les habitants du quartier Maison Blanche marqué par une architecture déshumanisante. Ils ont d'ailleurs pu se prononcer et voter en amont pour que naisse le projet tel qu'il est aujourd'hui.

Cette peinture monumentale s'élevant sur une hauteur de quinze étages (53 mètres) a aussi été le résultat d'une performance physique pour l'artiste, seul sur son échafaudage, pendant un long chantier de dix jours : « Ça a été très difficile et dangereux aussi, mais c'est ce qui rend ce mur si spécial ». Sans aucun recul, bousculé par les vents, Inti a produit une de ses plus belles peintures murales avec une technicité sans pareil.

/ SAMANTHA LONGHE



© M

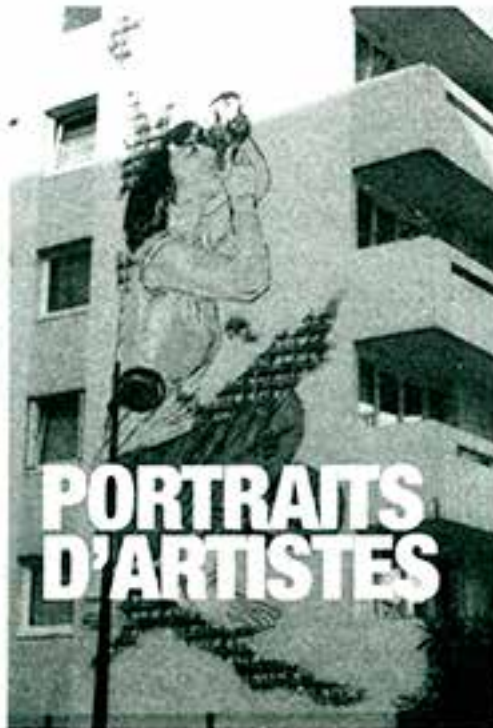


© M

PARIS, UN MUSÉE À CIEL OUVERT

PAS BESOIN DE BILLET D'ENTRÉE POUR ADMIRER LES ŒUVRES DES ARTISTES URBAINS. EN LEVANT LES YEUX, ON DÉCOUVRE DES FRESQUES MONUMENTALES AVEC POUR TOILE DE FOND, LES IMMEUBLES PARISIENS.

Le couple d'artistes Jana & JS a une passion pour la ville et ses mutations. A travers leurs pochoirs urbains, ils représentent des barres d'immeubles, des paysages industriels avec souvent leur propre personnage en train de photographier ses scènes. Leurs tags sont très présents dans le 5^e et le 13^e car ils ont participé aux Lézarts de la Bièvre. Ils ont mis trois jours pour appliquer leur autoportrait format XL sur deux murs d'immeubles du 13^e (110, rue Jeanne-d'Arc). ■



HISTOIRE DE FEMME

En 2012, le Californien Shepard Falrey, alias Obey, a sublimé la façade d'un des immeubles du 13^e arrondissement (93, rue Jeanne-d'Arc) d'un immense portrait de femme. Sur 40 m de haut, il a voulu représenter « l'archétype de quelqu'un endurant l'oppression, un symbole fort pour les gens ». C'est le plus grand projet qu'il ait jamais réalisé. Selon lui, l'art doit sortir des galeries pour se rendre dans la rue et toucher le plus grand nombre (interview de l'artiste à voir sur vimeo.com). Ce projet artistique fait partie du Street art 13, une initiative de la mairie du 13^e pour réhabiliter ses quartiers populaires. ■